

Voyages

Alain Semmel



AlterPublishing

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. Toute évocation religieuse ne saurait donc être considérée comme un élément de discrimination religieuse ou d'incitation à la haine, raciale ou religieuse, mais purement fictive.

Les dessins intégrés à cet ouvrage sont de la main de l'auteur. La reproduction, même partielle, de ces images est interdite sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Alterpublishing 2017

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Je suis né le 2 décembre 1943, prématuré de huit jours, ma mère fuyant la chasse aux juifs, avait glissé sur une plaque de verglas. Ironie de la vie, une voiture de la Gestapo escortait l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital de Moutiers. Premier miracle. Mon père étant prisonnier, mon oncle fut appelé au secours de mon identité, et je fus baptisé dans l'église de Moutiers.

Enfant, mon héros était Surcouf. Je rêvais d'aventures sur mon trois-mâts goélette, fonçant vers le grand sud, à la poursuite de l'horizon. De ce trois-mâts, je construisais des maquettes en carton dans l'arrière-boutique de mon père, après la classe.

« Non mon fils, disait ma mère, l'École navale n'est pas pour toi. C'est un milieu très antisémite. Tu seras ingénieur, comme ton cousin Serge, et tu auras un voilier pour tes loisirs, avec deux mâts et deux marins. »

Ingénieur. Je n'avais pas envie. Heureusement, j'ai rencontré mon second héros en lisant « La source vive » d'Ayn Rand, trouvé par hasard dans un placard de ma grand-mère. Howard Roark, architecte sans compromis, devint mon horizon.

« Soit, convinrent mes parents, tu feras les Beaux-Arts »

Je suis devenu architecte, j'ai eu mon voilier, mais avec un seul mât, et les deux marins ont été remplacés par des copains.

N'ayant pas de papa architecte, j'ai commencé ma carrière, à l'inverse d'Howard, en me compromettant avec des promoteurs, par nécessité alimentaire. Prenant de la bouteille, j'ai fini par imposer mon style et acquérir, à défaut de la fortune, le respect de mes clients. Au conseil municipal de Biot, où j'ai été, vingt-quatre ans, adjoint au maire délégué à la culture, j'ai rencontré la femme du directeur du Marineland d'Antibes. Il m'a fait confiance, alors que je ne connaissais rien de la biologie marine. Ma vie professionnelle a basculé. Je pouvais allier ma passion de la mer avec celle de mon métier. Pendant treize ans, j'ai pu développer et moderniser le parc, en construisant le bassin des requins, les bassins et tribunes des orques et des dauphins, le lagon, les restaurants, les boutiques.

Et j'ai parcouru les mers sur mon voilier. Pas toutes, faute de temps, j'aurais tant voulu ! Mais d'arriver à Rio, toutes voiles dehors, la nuit sous un orage noir, est tout de même une jolie aventure.

AVERTISSEMENT

Le Réel et l'Imaginaire flirtent à travers une frontière virtuelle, mouvante, perméable. Les personnages de ce récit, comme les événements qu'il rapporte, appartiennent tant à l'un qu'à l'autre de ces deux mondes. Il serait vain de vouloir localiser quelque part sur la Terre, Dessandre, Noé, Meneah, Sara ou Ahmed. Ils résident tapis au fond de nos âmes et peuvent surgir à leur heure sans y être invités.

Entre le merveilleux et l'immonde, les deux pôles de sa boussole, l'être navigue dans sa quête de sens, le regard rivé sur l'étoile Amour dans la constellation du Rêve, égaré parfois par la séduction maligne du trou noir de la haine.



I L'ILE

10 novembre 2009, 4 h 30

Moteur à mille deux cents tours, YAM II glisse lentement sur l'eau miroir du port. Christian, Pierre et

PO rentrent les pare-battages. On hisse la vieille grand-voile. Le bateau se dirige vers la sortie à quatre nœuds.

Nous avons largué les amarres pour ce long voyage vers l'Amérique du Sud, après avoir embrassé Drelys qui a passé sa dernière nuit à bord, et Jean-Louis, venu partager notre café avec des croissants chauds. Les trois coups de trompe sont restés sans réponse. En cette heure matinale, notre appareillage pour l'Amérique est passé inaperçu, les veilleurs du port somnolent. Nous sommes seuls pour aborder cette aventure du grand large.

Le ciel est constellé, nous restons silencieux, émus, absorbés par mille pensées qui s'enchevêtrent. Après huit mois de préparatifs forcenés, un rêve d'enfance prend corps dans une réalité balbutiante, encore incertaine. Au bout de la jetée, Drelys et Jean-Louis nous adressent un dernier salut. Nous passons le feu d'entrée. Nous sommes partis.

La mer est plate, la brise encore instable. Nous avançons au moteur en attendant le vent de sud-ouest annoncé. À la barre, j'indique à ses équipiers qu'ils peuvent aller se reposer.

Première aurore.

Avec les prémices de l'aube, commence la métamorphose. À mesure que la lueur grise, à l'orient, sépare le ciel de la mer, que la clarté naissante enfante l'horizon, les angoisses me quittent emportées par nuit qui fuie. Malgré le froid, je sens une onde de chaleur m'inonder et une paix bienfaisante m'envahir. Le gris se

teinte lentement de bleu et de parme. Puis viennent le rouge et l'ocre. Enfin l'or paraît, royale parure de l'astre de vie qui s'élève, majestueux.

Et ses rayons ondulent sur la surface irisée de l'eau en un faisceau scintillant qui vient aborder le bateau, en un salut matinal.

Nouveau commencement du Monde. À la mer, chaque matin est un commencement. Chaque matin recrée l'alliance sacrée avec l'univers. Chaque aurore renouvelle l'enchantement.

Le soleil flamboie sur l'horizon, une brise légère se lève du nord, mais encore trop fragile pour avancer à la voile. Dans le cockpit, nous prenons ensemble un second petit déjeuner, plus consistant cette fois. Chacun de nous est encore immergé dans ses pensées rétrospectives. Nous sommes partis, enfin ! À part PO insouciant, ce départ marquait pour Christian, Pierre et moi-même, l'aboutissement d'une lutte de plusieurs mois pour régler tous les problèmes inhérents à une longue absence. Le plus difficile n'est pas de partir. C'est de décider de partir. Assumer cette décision va déclencher une foule de conséquences, qu'elles soient d'ordre affectif, familial, professionnel, financier...

Je prends lentement conscience que je vais réaliser mon rêve. Enfant, mes parents m'emmenaient à la mer pour les vacances. Déjà, l'horizon me fascinait. Mon regard était capturé par les voiles blanches qui fendaient l'écume. Je m'imaginai à bord, voguant vers l'inconnu. Je me voyais capitaine de corvette, corsaire du roi. Surcouf était ma star. Je lisais : Capitaines courageux,

Vingt mille lieues sous les mers, et déjà l'Odyssée. Dans le sous-sol du magasin de mon père, après la classe, je construisais des goélettes en carton.

Je voulais faire la Royale. Maman me disait que ce n'était pas une bonne idée, car les juifs ne sont pas bienvenus dans ce milieu. Que je serais ingénieur, que j'achèterais un bateau avec deux mats, et que j'aurais deux marins pour m'aider. Je n'ai pas fait la Navale, j'ai fait les Beaux-Arts.

Plus tard, je régatais avec mon caneton sur la Seine. Plus tard, je louais avec des amis, des voiliers de croisière en Méditerranée. Mes diplômes d'architecte et d'urbaniste en poche, je suis parti deux ans au Maroc accomplir mes devoirs citoyens à la coopération technique.

Plus tard, j'achetais YAM II avec mon père.

À lui, qui mettait une voile, faite d'un drap taillé, sur un kayak en caoutchouc pour aller vers le large sans savoir revenir, et à Maman inconsciente qui l'accompagnait partout, j'ai fait découvrir la haute mer.

La première fois que Christian a posé le pied sur un bateau, c'était sur YAM II. Le temps était incertain. Partis à cinq, vent portant sous spi, une renverse d'Est brutale m'oblige à virer d'un coup. Le vent monte à trente nœuds. Il faut affaler le spi en vitesse. Sans que je le lui demande, Christian se précipite à la proue pour aider l'équipier d'avant. Avec la hâte naïve du néophyte, croyant pouvoir, avec ses soixante-quinze kilos, maîtriser cette voile de cent cinq mètres carrés, il

s'accroche à la bordure du spi et s'envole avec lui. Il se balance sur les vagues, lui qui a la phobie de l'eau. Depuis ce jour, il ne m'a plus quitté dans mes navigations.

Pour lui, gageure a été de gérer le budget du voyage en l'absence de revenus professionnels. Sa profession de coach lui imposait une cadence de cours soutenue pour joindre les deux bouts. Plus, son départ a été soumis à la condition de régler avec la mère de son fils, la question de sa garde partagée. Elle s'opposait à ce que le petit Thibaut le rejoigne au Brésil pour les vacances scolaires. Je crois que l'affection qu'il me porte, doublée des mystères annoncés du fabuleux Brésil, a été le carburant de sa volonté pour surmonter les obstacles.

À soixante-neuf ans, Pierre est un retraité paisible. Il avait fait de nombreuses régates avec moi. C'est un garçon gentil, drôle, disponible. Je sais que je peux compter sur lui. Il avait été plus qu'hésitant. Il n'avait jamais laissé sa femme si longtemps. Martine n'aimait pas le voir partir. C'est PO qui a emporté l'affaire en convainquant son père de l'accompagner. J'emmenais le père et le fils, c'était touchant de les voir ensemble, se préparant à affronter le premier mal de mer. PO travaille dans la restauration. Il voulait profiter de la fin de contrat de directeur de restauration du restaurant plage du Martinez à Cannes, pour s'offrir un congé sabbatique sur la mer. Ce garçon de trente ans, svelte, beau gosse brun, dynamique ne se départit jamais de sa bonne humeur.

Quant à moi, c'est in extremis que j'ai pu louer la maison, ce qui m'a permis d'assurer mes frais de voyage.

C'était aussi la première fois que je serais séparé plus d'un mois de ma femme, et cela me préoccupait : je n'aimais pas la laisser seule. Elle se sentait un peu perdue dans ce pays étrange où je l'ai emmenée il y a deux ans. Nous nous sommes mariés en Colombie le dix septembre 2007, elle n'avait que vingt-neuf ans, ma cadette de trente-quatre ans. Malgré cette différence d'âge, nous sommes unis par un amour puissant qui lui a permis de surmonter la douleur de l'exil. Hélas, cette puissance n'a pas eu raison de son mal de mer, et elle me rejoindra au Brésil après un séjour d'un mois dans son pays, auprès de sa famille.

La mer accomplit sa magie.

Emmitouflés dans nos cirés, lentement, nous émergeons au présent, soutenus par une alchimie libératrice, qui va, pour le temps de nos navigations, restreindre la société à notre équipe de quatre garçons, et les souder dans une jolie aventure d'hommes.

Un grand oiseau à moteur survole le bateau, fait trois tours en battant les ailes. C'est Jean-Louis qui est venu encore une fois nous souhaiter un heureux voyage. Qu'est-ce que je l'aime !

Le vent d'ouest s'est levé, nous filons sous voiles vers les Baléares. Une houle croisée se lève et déclenche les premiers maux de mer pour Pierre et Christian. PO dans la cambuse ne tardera pas à compléter le trio. Malgré la nausée qui s'annonce, il assure sa mission et nous prépare une collation.

YAM II fait de rapides escales d'avitaillement à Mahon puis à Ibiza, ainsi que dans quelques marinas de la côte sud de l'Espagne. Nous profitons de ces courtes navigations pour mettre au point le bateau avant les grandes traversées. Nous nous apprêtons à passer le détroit de Gibraltar de nuit. Depuis le rocher, nous apercevons les lumières de l'Afrique. C'est toujours un moment d'émotions fortes, mais extrêmement délicat, surtout la nuit. Souvent, le vent comprimé par le rapprochement des deux continents souffle en déflagration avec rage au passage de Trafalgar et les courants sont très rapides. La circulation des cargos est impressionnante, et nombreux sont les ferries rapides qui relient les deux côtes sans se soucier de l'allure modeste des voiliers. À ce trafic toutefois repérable, s'ajoute celui invisible, même au radar, des embarcations clandestines qui transportent tous feux éteints, produits de contrebande et cargaison humaine. Cette nuit, étrangement, la mer est calme et nous slalomons au moteur entre les cargos. Nous passons le Cap Spartel et filons vers les Canaries que nous rallierons après cinq jours de navigation au moteur sur une mer lisse, seulement animée par la grande houle du large, hautes collines liquides que YAM II escalade puis dévale en une sinusoïde continue. Au creux de la vallée, notre horizon ne dépasse pas cent mètres, mais au sommet, pour un bref instant, l'océan se dévoile dans son immensité. Nous apprenons l'Atlantique. Une escale de deux jours à Ténériffe nous permet de nous réapprovisionner et faire quelques réparations. Nous quittons cette cité espagnole après avoir rempli les cales ras-bord, et faisons route vers les îles du Cap-Vert. Jusque-là, je connaissais le parcours. Maintenant, la

route m'est inconnue. Délices de la découverte sublimés par l'appréhension de cet inconnu. Le vent se lève enfin et nous propulse toutes voiles dehors vers Mindello, capitale de Sao Vincente, que nous atteignons au terme d'une navigation agréable d'une semaine. Mes équipiers fêtent mon anniversaire en chansons composées pour la circonstance. Champagne et cadeaux. Sous la direction de Christian, nous faisons notre gymnastique quotidienne. PO peaufine ses menus marins agrémentés par notre pêche. L'ambiance à bord est chaleureuse. Mindello. Nous entrons dans le port de nuit, et cherchons la marina dans le dédale des quais mal éclairés, encombrés de cargos qui suent le gazole. Rien ne ressemble aux plans de notre guide ni aux instructions nautiques. Il nous faut une bonne heure pour la trouver. Une place semble libre. Nous accostons. Le lendemain, nous partons procéder aux formalités d'immigration. Pour une fois, les bureaux des différentes administrations sont regroupés ce qui nous épargne le parcours du combattant habituel. La marina toute récente est sympathique, bien équipée, avec un shipchandler capable, paraît-il, de tout réparer ou presque. Nous visitons l'île en taxi. Une camionnette ouverte, avec deux bancs à l'arrière. Le chauffeur nous recommande de monter au sommet de la montagne, d'où la vue sera sublime. Soit ! Montons ! Un nuage enveloppe le sommet et s'écoule opaque sur la pente verdoyante. Sur la route chaotique, le taxi sans amortisseurs nous secoue comme des pruneaux. Nous pénétrons dans le brouillard, et remontons le temps. Nous croisons d'étranges équipages, juchés sur des ânes, tirant des vaches faméliques. Ces apparitions sorties de nulle part nous saluent en riant. Un de ces fantômes

porte un tee-shirt du Paris–Saint-Germain, surprenant supporter d'une équipe bien lointaine. Arrivés au sommet, la vue sublime se limite à un horizon ouateux de dix mètres à peine. Rires. Il fait un froid glacial. Nous retournons vers la plage, où des adolescents noirs de peau, vêtus de couleurs vives, courent dans l'eau turquoise et jouent à se mouiller. Les jeunes filles piaillent comme des oiseaux.

C'est l'Afrique vue du large. Le marché de Mindello vit au son des haut-parleurs qui hurlent les mélopées de Césaria Évora. Nous photographions les femmes qui portent sur la tête leur panier chargé de légumes. Pour Pierre, c'est le début de l'aventure, Ténériffe n'avait été qu'un rocher détaché d'Espagne, sans charme. Des gamins en haillons transportent nos provisions sur le bateau, nous leur donnons un peu d'argent, mais ce sont surtout les tee-shirts au sigle du Club Nautique d'Antibes qui font leur joie : ils les porteront, fiers, à Noël. Du coup, nous comprenons comment les couleurs de notre équipe de football ont atterri sur les épaules du vacher.

8 décembre. Grand départ pour le Brésil.

« Christian, tu peux larguer.

– Largué.

– Pierre, tu peux larguer.

– Largué. »

Moteur à mille deux cents tours, YAM II s'écarte du ponton et fait route vers la sortie du port.

Les trois coups de trompe restent sans écho. Ce silence des autres bateaux nous déçoit, mais nous attend une traversée qui nous conduira au-delà de l'équateur. L'excitation a raison de nos états d'âme. En longeant Sao Vicente, nous croisons une barque de pêcheurs. Nous leur achetons deux balistes que nous dégustons dans un joli mouillage au sud de l'île. Vers seize heures, nous levons l'ancre et appareillons sud-ouest. Une bonne brise de quinze à vingt nœuds nous pousse vent arrière à sept nœuds. Les Alisés nous accompagneront jusqu'au pot au noir. Les dauphins nous escorteront souvent.

Les nuits, nous cherchons l'étoile du sud. Le simple fait de prononcer son nom nous transporte. Et les mirages apparaissent dans notre sommeil. Je suis réveillé par une mélodie empreinte de nostalgie. Une voix féminine, lointaine et proche à la fois, murmure un chant magnifique dont je n'identifie pas les paroles. Je tends l'oreille. Le son s'atténue puis revient en puissance, comme s'il était à la poursuite du bateau. Je ne connais pas cette voix qui semble venir des profondeurs, qui m'enchanté et me glace. Je songe aux marins perdus par le chant des sirènes. Je monte dans le cockpit et demande à Pierre, de quart, s'il a entendu une voix ? « Oui, la tienne maintenant. Que veux-tu que j'entende dans ce vacarme de mer et de vent ? » C'est vrai ! Le vent siffle dans le gréement et les vagues s'écrasent sur la coque.

Le lendemain, j'interroge les équipiers qui dormaient en même temps que moi. « Vous avez entendu une voix cette nuit ?

– PO : Plutôt une guitare, mais je crois que je rêvais.

– Christian : J’ai l’impression que oui. Mais ce devait être une illusion, tu vois une femme ici toi ? Si c’est le cas, dis-moi tout de suite où elle est ! »

Si c’est un rêve, nous avons eu le même au même moment. Curieux non ?

La nuit suivante, même mélodie, même voix. Je comprends : la coque du bateau amplifie en les modulant, les vibrations de la mise en résonance des haubans par le vent. Elle ne doit capter que les fréquences élevées, d’où cet effet de rapprochement et d’éloignement d’une voix féminine. Dommage, j’aurais aimé que ce fût la visite d’une sirène. Je me rendors en imaginant la sirène se glisser dans ma couette.

Une voix bien réelle cette fois, venant du cockpit, me sort de la bienfaisante torpeur dans laquelle j’avais plongé : « Alain, es-tu sûr que nous sommes sur la bonne route ? »

J’étais habitué aux blagues matinales de PO pour m’annoncer l’heure de ma prise de quart. Ce matin, je bougonne. PO me sort d’un rêve érotique et je peste d’avoir été privé de sa conclusion. L’absence de femme à bord nous met dans des états de manque qui nous charrient la nuit dans de drôles de rêves, des délires absurdes et souvent érotiques. Il m’arrivait de me satisfaire. Cette fois, j’en avais éprouvé un réel désir, et PO m’a proprement frustré de cet accomplissement. Je m’habille rapidement et fais irruption dans le cockpit.

L’aube naît à peine. Une lueur grise s’élève lentement à l’est pour envahir la voute céleste. Les grosses étoiles

restent encore visibles, mais leur lueur faiblit. PO, surexcité, me montre du doigt une masse sombre, droit devant, à une distance difficile à évaluer dans cette semi-obscurité. À moins que les instruments de navigation ne soient devenus hystériques et nous aient égarés, il n'y a aucune île sur cette route à moins de trois cent cinquante miles, rien que nous pourrions voir depuis notre position.

Je redescends à la table à carte. Aucun écho sur l'écran du radar, rien sur l'AIS. Le GPS indique que nous sommes bien sur notre trajectoire, à un dixième de mile près. Je remonte rapidement aux côtés de PO. Le jour commence à se lever, la masse sombre ressemble à un gros rocher arrondi, recouvert d'un voile nuageux anthracite, comme si « l'île » était sous une averse diluvienne.

Avec l'ascension du soleil, le vent est tombé. La mer s'est aplatie. Le bateau progresse à un nœud à peine. Nous regardons, fascinés, cette île ignorée des cartes et dédaignée de nos instruments. Je secoue PO pour le réveiller et me réveiller. Nous ne dormons pas, ne rêvons pas. Nous partageons un mirage. J'appelle Christian et Pierre. Encore abrutis de sommeil, ils grimpent dans le cockpit. Sans leur laisser le temps de jouir du réveil paisible auquel ils aspiraient, nous leur montrons la chose. Ils sont ahuris. « Déjà arrivés ? » marmonne Pierre, incrédule. Christian garde le silence.

La lumière dessine maintenant les contours de l'île qui émerge de l'horizon. Son aspect se précise peu à peu. Elle ressemble à un volcan au sommet en ovale aplati coiffé de son nuage de soufre. Je l'évalue à une distance

d'environ vingt miles. Nos regards sont captés par cette apparition incompréhensible. Un volcan n'aurait pu ainsi émerger pendant la nuit ni être ignoré des cartographes, des marins ou des oiseaux à moteur qui sillonnent cette route. Je consulte mes ouvrages nautiques, mes cartes, les revues traitant des mirages en mer. Rien ! Je ne trouve aucune relation d'un phénomène physique ou virtuel de cette nature.

Le vent est tombé, le bateau est en panne. Au fur et à mesure que le soleil poursuit son ascension vers le zénith, l'île semble se rapprocher. Elle grossit à vue d'œil, alors que le speedomètre indique une vitesse nulle. Comment exprimer ce que nous ressentons ?

Nous ne sommes pas coutumiers des phénomènes surnaturels en mer, que nous regardons comme légendaires. Nous sommes sous le coup de la surprise, inquiets quand même. L'île se rapproche comme si elle glissait sur la surface. À moins que ce ne soit un courant qui nous porte vers elle. Je consulte l'équipage. Quelle option choisir ? Aller vers l'île ? La contourner à bonne distance avant de s'en rapprocher ? S'éloigner au plus vite ? Nous tombons d'accord : nous nous sentons des âmes d'explorateurs téméraires, et décidons d'élucider le mystère, mais avec prudence. Nous allons contourner l'île à une quinzaine de miles, puis par cercles concentriques, nous nous en rapprocherons afin d'observer sa nature et sa topographie aux jumelles. L'idée d'une base de pirates nous traverse l'esprit, mais nous sommes trop loin des côtes et des routes maritimes. La recrudescence actuelle de la piraterie maritime a été un souci majeur de la préparation du

voyage, elle a conditionné nos choix de routes et nous avons élaboré une conduite à tenir en cas d'attaque, bien que persuadés qu'elle serait de peu de secours.

Mais l'événement est si extraordinaire, que nous ne pouvons résister à la tentation d'aller jeter un coup d'œil, et en vérité, nous étions à mille lieues d'imaginer ce que nous allions rencontrer.

Vers midi GMT, le soleil est comme voilé par une ouate blanche uniforme sur tout le ciel. Les ombres s'estompent, les couleurs aussi. Nous perdons le contrôle du bateau, qui, quels que soient les angles de barre que nous donnons, continue de filer droit sur l'île. Le vent se lève du sud-est, passe à dix nœuds, puis monte progressivement à vingt, vingt-cinq nœuds. Pendant que nous prenons rapidement trois ris dans la grand-voile et quelques tours de génois, un gros grain s'abat sur nous, brutal. Il tombe des cordes. Nous n'avons pas eu le temps de mettre nos cirés, nous sommes trempés. En même temps, le vent passe brusquement nord-est à trente-cinq nœuds, avec des rafales à quarante. La visibilité est d'à peine une centaine de mètres. Nous affalons la grand-voile, et ne gardons qu'un minuscule mouchoir à l'avant. Les manœuvres sous cette pluie battante avec ce vent sont dangereuses et épuisantes. Pierre maintient la barre droite, pendant que Christian et PO, reliés à la ligne de vie, se débattent avec les drisses qui fouettent, les bosses de ris qui s'échappent, la voile qui gifle leurs visages, la bôme qui balance menaçant de les propulser à la mer, le pont glissant, les harnais qui entravent, et le pire, l'eau qui s'engouffre par paquets dans les vêtements. Je contrôle et dirige depuis

le cockpit. Je dois hurler pour me faire entendre dans ce vacarme de mer qui brise contre la coque, de vent qui hurle à couvrir ma voix, jouant sa mélodie lugubre dans le gréement et les cordages. J'ai relevé la capote de descente pour nous protéger un peu de la pluie, mais le vent venant de l'arrière, elle est peu efficace.

PO et Christian rampent sur le passavant pour regagner le cockpit. Une vague s'abat sur le bateau, et les submerge. Je leur tends la main pour les aider à le réintégrer.

Je dis : « Je prends la barre. Allez-vous sécher et vous habiller. J'irai après. » Pierre est fatigué, trempé, il grelotte. Essoufflé, il s'assoit sur la banquette. Je sais que s'il descend, il va tomber malade, mais il n'y a pas d'autre option pour se sécher. Je le houspille : « Vas-y, Pierre, après tu reprends la barre, et je descends, j'ai besoin de faire le point. » Lorsqu'ils remontent, revêtus de leurs cirés étanches, j'annonce : « Je me change et je regarde. Christian reste au bord de l'escalier, tu feras le relais. PO, soutient ton père à la barre. » Je me sèche et m'habille de sec aussi vite que je peux, mais dans les bonds que le bateau fait sur chaque vague, je dois me tenir d'une main et l'opération prend un bon quart d'heure. Déjà en nage dans mes vêtements de rechange, je me cale à la table à cartes. Le grain est si intense que le radar n'indique qu'une constellation diffuse de points noirs, sur l'écran réglé à quatre miles. J'essaye huit miles : même chose.

Le GPS bafouille, et donne des indications absurdes. J'estime notre position d'après notre dernier point. Nous sommes à soixante miles au nord de l'équateur, vers le

trentième ouest, à une centaine de miles du centre de la zone dangereuse des rochers de Saint-Paul, où les hauts fonds affleurent sur une aire de deux cents miles. Je n'aime pas : le vent nous pousse sur l'île devenue invisible, sans que nous puissions modifier notre trajectoire.

D'après mes calculs, nous entrons dans la zone des hauts fonds. Le radar étant muet, je suis incapable d'évaluer avec précision la distance qui nous sépare de l'île. En haut, pour entretenir le moral, ils chantent « Mon beau sapin. » Je remonte et entonne avec eux pour me déstresser. Je suis responsable de mes équipiers, autant que de moi-même. En quarante ans de navigation, je n'ai jamais eu à affronter un tel chaos. J'ai connu des tempêtes, avec soixante-cinq nœuds de vent, des mers dures, mais je n'ai jamais navigué dans une telle mélasse, à l'aveugle, incapable de diriger le bateau en route de collision avec une île hypothétique. J'essaye de cacher mon appréhension, mais ils savent lire dans mon regard.

Le bateau danse bravement sur la houle, il se comporte bien malgré son insoumission. Je vais essayer de faire des sandwiches, je redescends. « Merde, il y a de l'eau en bas ! » l'eau a atteint le niveau du plancher. Je la goûte, elle est salée. J'actionne la pompe de cale électrique. Elle ne marche pas. « Christian, prends le manche de la pompe manuelle de cale, et pompe à fond, vite ! Le bateau se remplit ! » Pendant que Christian pompe depuis le cockpit, j'inspecte les fonds. Je ne vois pas de voie d'eau au-dessus du niveau du plancher, mais en dessous, c'est plein. Je regarde les vannes des

toilettes et de la cuisine. Rien. Alors je me faufile dans la cale du moteur et reçois une giclée d'eau. L'eau vient de la vanne d'eau de mer du refroidissement du moteur. Le collier de la durite est cassé et la durite est sortie du raccord. J'essaye de fermer la vanne. Le mécanisme est grippé et je ne peux l'actionner. Impossible de réparer dans ce tumulte. Il faut continuer à pomper. « PO, prépare la survie, ensuite relaie Christian à la pompe. » Je parviens à sortir une pignoché du coffre. Je l'enduis de graisse et l'enfonce dans l'orifice de la vanne. Le niveau de l'eau se stabilise, mais Christian est épuisé. L'eau ne jaillit plus, juste quelques gouttes perlent un peu le long du bronze. Le niveau baisse au point que la pompe est désamorcée à chaque coup de roulis. Avec PO, nous achevons de vider la cale au moyen d'écoques et seaux. Je m'écroule un instant sur la banquette du carré, fatigué, la nausée au bord des lèvres, moi qui ne connais pas le mal de mer.

Le grain est passé, le vent tombe, le calme revient accompagné d'un soleil blafard. Nous mettons à profit ce répit pour nous reposer et manger un peu. Pendant que PO prépare une petite collation, Christian remplace la durite de la vanne et la serre avec un collier neuf. Je suis rivé sur mes instruments. Toujours aucun écho sur le radar. J'estime notre dérive à deux nœuds, ce qui, si le courant continue de nous porter vers l'île, devrait nous mettre en contact vers six heures GMT, dans sept heures. Je tente une vacation radio. Pas de réponse. Les canaux sont parasités, comme par un puissant champ électrique. Lorsque nous serons à deux miles environ de la « chose », nous essayerons de nous dégager au moteur. Nous ne pouvons plus l'utiliser qu'en cas

d'absolue nécessité, pour ménager les réserves de carburant. Je fixe les quarts, et nous allons nous reposer à tour de rôle.

Sans trop d'illusion, les émetteurs étant devenus muets, je prépare un May Day que je tenterai d'envoyer par satellite et VHF, si nous ne pouvons-nous dégager de l'emprise du courant. Mes compagnons ne trouvent pas le sommeil. Il est clair que nous partageons la même angoisse, confrontés à un mystère digne d'un film de science-fiction, dont nous serions les acteurs malgré nous. Mais nous ne sommes pas au cinéma.

J'ai pris un somnifère et ai pu dormir trois heures. Je jour va se lever. Je monte au cockpit. Pierre, à la barre, fume comme un pompier. Je lui prends une cigarette, c'est le vent qui la fume pour moi. Le jour se lève. Cinq heures trente. L'île a disparu ! Ou est-ce la brume qui l'enveloppe ? Je rentre le génois, mets le moteur en route, et réveille Christian et PO. Pierre essaye de faire avancer le bateau sur l'eau, barre à quatre-vingt-dix degrés, cap au Sud-Est. À deux mille tours, le bateau prend de l'air, atteint trois puis quatre nœuds au speedomètre. Je consulte le GPS qui s'est remis à fonctionner. Nous filons huit nœuds, mais vers le Sud-Ouest ! C'est un véritable aspirateur qui nous avale.

Dans le cockpit, l'affolement gagne. Malgré l'absence de vent, la mer commence à bouillonner. C'est une vraie marmite. Des mèches de vapeur entourent le bateau et réduisent la visibilité. Puis soudain, à quelques encablures, une montagne surgit devant nous. Non ! Pas une montagne ! Plutôt une masse énorme, lisse, presque verticale à sa base, grise comme une muraille d'acier,

éblouissante aux premiers rayons du soleil. Nous allons nous écraser contre ce mur ! Je mets la survie à l'eau et prépare l'abandon de YAM II. Alors que nous allons embarquer dans le radeau, Christian hurle : « Regardez ! Regardez ! »

Nous sommes maintenant à cinquante mètres de la « chose ». Dans l'axe du bateau, une porte gigantesque s'ouvre comme la bouche d'un monstre. La bouche avale YAM II et son équipage.



REGARDEZ ! REGARDEZ !

Table des matières

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR	3
AVERTISSEMENT	5
I L'ILE	7
II L'ENVOL	27
III L'ATTAQUE	105
IV SARA et NOÉ	131
V DESSANDRE	171
VI DRELYS	175
VII SOUS LA MER	185
VIII MENEAH	197
IX INTERMÈDE	207
X L'ATLANTIDE	211
XI DANS LA NUIT COSMIQUE	277
LIVRE 2 ALLIANCE	279
GLOSSAIRE NAUTIQUE	281

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2017 AlterPublishing Books